

The Weekly Louisianian.

TERMS—\$1.00 PER ANNUM. 1

"REPUBLICAN AT ALL TIMES, AND UNDER ALL CIRCUMSTANCES."

[SINGLE COPIES—5 CTS

THE ADVOCATE OF THE RIGHTS OF MAN.

VOLUME II.

NEW ORLEANS, LOUISIANA, SATURDAY, DECEMBER 10, 1881.

NUMBER 26.

LE LOUISIANAIS.

SAMEDI, 10 DECEMBRE 1881.

LA PAIX.

Nous revenons sur nos opinions déjà énoncées dans des numéros précédents de notre journal, à l'égard des individus qui pour des motifs personnels, ont maintenu le parti Républicain ici dans un état déplorable. Depuis quatre ans nous faisons pire que végéter politiquement parlant. Aucun avantage ne nous est venu des sacrifices que pendant plus de douze ans, nous nous sommes fait un devoir d'offrir aux grands principes tels que constitués, dans la grande charte du pays, et cependant sans les moindres de quelques intéressés, déjà, depuis ce temps, nous serions en pleine voie de prospérité; car si nous comparons le règne des Républicains depuis 1868 jusqu'à 1874, d'avec celui des Démocrates depuis 1874 jusqu'à aujourd'hui, nous verrons que si un presque tous les rapports l'Etat était plus prospère sous le premier régime que sous le second. Il ne restait qu'à continuer le même système de gouvernement avec une tendance d'amélioration, mais non, la grande idée était lancée, elle fut mise à l'ordre du jour, "Politique du Sud." Nous savons aujourd'hui ce que nous vaut cette politique du Sud. Il suffit de jeter un regard sur les plusieurs Etats du Sud qui formaient la majorité Républicaine, pour comprendre le faux pas; il est même inutile à ce sujet d'entrer dans des détails, généralisons, et rendons nous compte, que depuis 1874 nous sommes au rang des reliques.

Il faut aujourd'hui que la Louisiane reprenne sa place parmi les Etats qui représentent un capital, une majorité Républicaine. Notre majorité a été de 30,000, et quant le parti sera organisé, que des hommes sans peur et sans reproche seront mis en avant, il n'y a pas de raison pour qu'à ces 30,000 voix quelques autres milliers (sortis même de rangs de l'ennemi) ne viennent s'y ajouter et prouver enfin cette grande erreur, la "politique du Sud."

L'Administration Fédérale actuelle est essentiellement Républicaine, il lui importe de veiller à la protection des lois, et par contre à celle des citoyens. Le moment est venu de s'organiser dans tout l'Etat. L'appel du Comité Exécutif (Taylor Beattie, Chairman,) au peuple de la Louisiane, doit être l'objet de la plus grande considération de la part des présidents des différents wards de chaque paroisse de l'Etat; et le LOUISIANAIS ne manquera pas de le signaler avec constance.

Nous répétons, que ceux qui avaient eu devoir s'éloigner du grand foyer du parti, (pour s'assurer des places Fédérales en épuisant les idées comprises dans la politique du Sud,) s'y rapprochent et que la fusion ait lieu amicablement et honorablement, que les rangs se renouent, et nous ne doutons pas que cette fois le succès sera si étonnant, qu'à l'instar des patriotes de la Virginie, l'ennemi dira peut-être, pensera-t-il, "Mais quelle main puissante et redoutable rappelle du ciel cette paix favorable."

L'UNION DU PARTI.

Nous avons essayé dans notre dernier numéro de faire comprendre la nécessité qu'il y a à maintenir le parti dans une union parfaite. Si pour être uni il ne suffisait que d'occuper une place, les choses telles qu'elles sont, seraient dans une condition heureuse; mais si la volonté du peuple doit être considérée, l'harmonie est de toute nécessité dans le parti. Et d'après le LOUISIANAIS cette harmonie ne comprend pas le contrôle exclusif des places Fédérales par ceux qui dernièrement encore op-

posaient de toutes leurs ressources, le chef de l'Administration actuelle, et ses amis; mais la réorganisation des forces du parti. Pour ce qu'il en est des rumeurs recueillies par les feuilles démocratiques à l'égard de la position prise par le Juge Beattie et ses amis représentant l'alle de Grant dans le parti; elles sont trop absurdes pour y prêter aucune attention. Pour ceux-ci, le succès du parti vient en premier lieu, les places ne sont qu'une question secondaires. Le but du LOUISIANAIS est d'établir le côté "Stalwart" du parti n'est pas opposé à l'harmonie, mais qu'il a fait tout son possible pour purifier le parti dans l'Etat. Il a été beaucoup question de compromis, mais rien d'officiel n'est venu jusqu'à présent, depuis la position prise par le comité Stalwart à la dernière élection Nationale, laquelle position a été reconnue de l'autre côté.

Le LOUISIANAIS ne fait que représenter les vues de la masse, et de jour en jour nous en recevons des marques de considération. Nous serons toujours une sentinelle fidèle, sauvegardant les intérêts du peuple. Nous n'avons pas en besoin de lutter pour nous trouver côte à côte avec l'Administration du Président Arthur, et pour prouver nous pouvons réléger à nos colonnes de Mai, Juin et Juillet passé, jusqu'à celles d'aujourd'hui, lorsque seuls presque, nous repoussons les attaques contre le Vice-Président, les Sénateurs résignants et le général Grant. Nous étions avec eux à Chicago, nous étions avec eux alors, et nous sommes avec eux maintenant. Ce n'est donc pas étonnant que nous déclinions faire des sacrifices pour unir le parti non seulement dans l'Etat, mais dans tout l'Union, et de supporter une Administration méritant le respect et le dévouement de tout patriote.

Nous demandons des conférences, nous les sollicitons encore, mais qu'elles viennent de la part de ceux qui ont, on qui s'imaginent avoir tout entre leurs mains, que la volonté du peuple soit respectée, quant un résultat nous espérons que le Gouvernement fera une investigation complète de la situation ici, remédiera aux erreurs et le succès sera atteint.

ROSCOE CONKLING.

Il serait peut-être bon que quelques-uns de nos prétendus hommes d'Etat lisent l'opinion du Sénateur Lamar sur le Sénateur Conkling, et si leurs convictions sont honorables, ils reviendront de leur égarement. Mr. Conkling est fidèle américain comme homme d'Etat, il est le plus grand homme du pays, et l'un des plus grands dans l'histoire du peuple américain. Il est le choix du LOUISIANAIS pour la meilleure place dans le Cabinet du Président Arthur. Les Républicains de la Louisiane le chérissent, et placent son nom côté à côté avec celui de Grant. Nous honorons le Sénateur Lamar pour la haute opinion qu'il entretient de ce grand homme, quoique son ennemi en politique.

OMINOY DE LAMAR SUR CONKLING.

"Lorsque Mr. Lamar était en ville, il arrivait souvent qu'on lui demandait à s'exprimer sur ce que ferait, de sa politique future, de son influence avec l'Administration actuelle, le grand Sénateur de New York, M. Conkling, il répondit: "Monsieur Conkling n'a pas besoin de position officielle pour s'assurer une vaste influence dans les Etats Unis. Il plane sur une vaste majorité des officiers, et un grand nombre de personnes ont confiance dans son habileté. De même que Clay, Calhoun et Webster l'ont été, que Seymour l'est, M. Conkling est aujourd'hui honoré et estimé du peuple. Et ceci n'est pas dit dans un sens de parti. M. Conkling est

un grand orateur, un chef hardi, et celui qui dans un parti ou l'autre ne le compte pas comme une figure politique se trompe gravement. La condition incertaine de son grand Etat et le grand besoin de s'en emparer, donne à M. Conkling une position éminemment recommandable, et son histoire passée ne nous permet pas de douter qu'il est assez habile pour s'en servir. Beaucoup d'observateurs superficiels, ne cherchent pas au delà de ses particularités individuelles. On le regarde tel que voit sur le carton, roulé du Sénat, dérailé du train de l'Administration du Président Garfield, ou ses cheveux arrangés d'une certaine façon, ou son maintien fier. Mais tout cela c'est chercher des tâches dans le soleil. C'est une erreur qu'il faille, à un homme de sa trempe, occuper une place de Sénateur pour accomplir de grands actes politiques. Une place de Sénateur a ses avantages, mais aussi ses devoirs. Combien de plus, une place semblable ajouterait au prestige d'Horatio Seymour. Il n'y a pas de doute que M. Conkling peut rentrer dans le Cabinet Administratif, mais cela n'ajouterait rien à son influence dans le parti; sans lui, l'année passée, son parti est é remarquablement battu; et jamais celui-ci n'aura de force à moins que guidé par l'esprit actif et entreprenant de M. Conkling."—Vicksburg Herald.

Nous remercions sincèrement "la troupe des Jeunes Amateurs" pour leur invitation à l'égard de la petite comédie, "L'Homme Silencieux ou la Revanche d'un Frère." La représentation aura lieu Dimanche 18 courant, à la salle des Amis de l'Ordre, rue Urquhart, entre St. Bernard et Annette. Admission 25 sous; sièges réservés 35 sous. L'Orchestre est sous la direction du Prof. P. Gaillard. Les portes s'ouvrent à 5 heures. Le rideau se lèvera à 7 heures. Voilà une occasion où notre population ne peut manquer de s'amuser à peu de frais. Nous souhaitons que la représentation aura un beau succès.

Nous nous exprimons de faire connaître à nos lecteurs et lectrices, qu'il y aura Lundi 11 courant, à la salle de l'Economie, un grand concert vocal et instrumental, au bénéfice de Melle Mary L. Borée. Mlle Mary secondée par les Messrs. Denis, Morette et autres. Prix d'admission 25 cents. Sièges réservés 50 cents.

VARIA.

"Les plus hauts écrivains, qui ont en le loisir de peser longuement leurs moindres phrases, ont failli, parfois d'une façon grossière, ceux qui subissent la nécessité d'une improvisation rapide ont droit, par conséquent à la plus large indulgence; mais il n'est pas interdit de sourire de leurs erreurs—la vie est si courte!"

"La critique est facile, Mais l'art est difficile."

à dit Boileau.

Très sympathique: Dans Melle Rose, quelqu'un s'est écrié: "Pour le coup la bouche de la mère Latruche faillit lui faire le tour de la tête." Espérons que si cette bouche vagabonde est entrepris une pareille circumnavigation, elle eût en du moins le bon esprit de revenir ensuite à son point de départ.

Melle X..., obtempère de dixième ordre, est offusquée d'une bouche écumante, qui d'une oreille à l'autre, va. Circonstance aggravante: elle chante horriblement faux. —La malheureuse, disait l'autre soir une bonne petite camarade, elle ne s'entend donc pas chanter? —Ce serait bien étonnant, repartit Cascadette, car elle se chante à l'oreille.

FULLIETON.

Commencé le 26 Novembre.

LES NUITS DE LA MAISON DOREE.

PAR PONSON DU TERRAIL.

CHAPITRE I.

—C'est à dire, murmura Raymond avec amertume, que pendant cette pauvre nuit momentanée, on les a perdus.

—Non, pas précisément, tu comprends bien, cher ami, que les relations deviennent plus difficiles. Ainsi suppose que tu restes à Paris: te voilà logé au sixième, allant à pied, te croisant; tu ne peux plus te montrer au bois, aller au club, vivre dans notre monde. Nous resterons amis mais nous ne pourrons plus nous voir et nous rencontrer comme par le passé.

Maxime disait tout cela froidement, avec une parfaite indifférence, comme s'il s'agit d'un étranger.

Raymond soupira et se retourna vers Antonia:

—Maxime a raison, dit-il, c'est en Amérique que les fortunes se font vite. Viendras-tu avec moi, chère amie, toi qui avais si bien défini l'amour tout à l'heure? Va, si je te sens auprès de moi, mon courage doublera, mon intelligence deviendra supérieure et je me battrai de faire fortune pour te rendre ton opulence perdue.

Et Raymond tendait les mains vers la jeune femme, il l'envolait d'un regard humide, et semblait attendre qu'elle se jât dans ses bras et lui dit: Partons!

Mais Antonia se taisait toujours.

—Tu ne m'aimes donc plus? demanda Raymond d'une voix tremblante.

Alors elle leva les yeux sur lui.

—Tu sais bien le contraire, dit-elle. Mais tu es fou, mon pauvre ami, de vouloir t'expatrier d'abord, et tu es bien plus fou, encore, de songer à m'emmener.

—Pourquoi?

—Hé! le sais-je? dit-elle en haussant les épaules. Que veux-tu que j'aie à faire en Amérique, à mon âge? J'ai des habitudes prises, des habitudes de paresse et de luxure qui s'accommoderaient mal de la vie errante que tu me proposes. Je n'aime pas aller à pied, j'ai horreur du travail, j'adore le baccarat, je suis à la mode... Veux-tu que je renonce à tout cela?

Et Antonia s'exprimait avec une nonchalante froideur, en traçant de la pointe de son couteau des arabesques sur la table.

Raymond étouffa un cri, regarda tout à tour cet homme qui s'était dit son ami, cette femme qui avait protesté de son amour, et il mit ses deux mains sur son front et s'affaissa sur lui-même en murmurant:

—Oh! tout ce que j'aimais...

II.

Raymond s'était évanoui. Mais son évanouissement fut court.

Lorsqu'il rouvrit les yeux sous l'impression d'une sensation glacée, il vit devant lui un inconnu qui, après lui avoir fait respirer des sels, lui jetait de l'eau frappée au visage.

C'était un homme d'environ trente-six ans, de tournure distinguée, de l'air irréprochable, et dont la boutonnière était ornée d'une décoration allemande.

—Monsieur, dit-il à Raymond, pardonnez-moi. J'étais dans le cabinet voisin, j'ai entendu la chute d'un corps et je suis accouru.

Raymond regarda autour de lui et se souvint.

—Oh! donc est Antonia? murmura-t-il.

L'inconnu eut un sourire méphistophélique.

—Elle est partie au bras de Maxime, répondit-il.

Et comme Raymond pâlisait:

—Tenez, monsieur, reprit-il, permettez-moi de souper avec vous; je suis homme de bon conseil, au

besoin. Ne sautons enlever, et, sans doute, j'ai le plaisir de vous consacrer de la poste de notre ami et de l'abandon de votre maître.

—Maxime regarda l'inconnu avec une sorte de stupor.

—Vous avez donc entendu? balbutia-t-il.

—Tout.

—Vous savez...

—Les diables tout mineux, on est indiscret sans le vouloir. Mais rassurez-vous, monsieur, si j'ai tout entendu, je n'ai rien appris.

Ces mots étonnèrent Raymond, mais l'inconnu les lui expliqua sur le champ.

—Je savais votre histoire, dit-il, je la savais même beaucoup mieux que vous.

Raymond s'était levé, il avait fait un pas en arrière, et regardait l'inconnu avec étonnement.

Celui-ci ajouta:

—Je sais ce que vous ne savez pas, votre nom.

—Vous savez... mon nom? s'écria le jeune homme, qui onblia en ce moment l'abandon de son ami et de sa maîtresse.

—C'est à dire, reprit l'inconnu, que ce protecteur mystérieux qui a veillé sur vous...

—Eh bien?

—Je l'ai connu. C'était votre père.

—Ah! monsieur, monsieur, murmura Raymond étonné par l'émotion, vous allez me dire son nom, n'est-ce pas? vous allez me dire s'il vit encore...

L'inconnu secoua la tête.

—Il est mort, dit-il.

—Mort! fit Raymond en convulsant de nouveau son front de ses deux mains.

—Mort en laissant une fortune de trois cent mille livres de rente, acheva l'inconnu, et cette fortune, je puis vous la donner, moi...

Raymond laissa retomber ses mains, et attacha sur cet homme un oeil févreux.

—Qui donc êtes-vous? lui dit-il.

L'inconnu s'était assis en face de Raymond, et le considérait avec un étonnement mêlé de stupeur.

Nous l'avons dit, il était de haute taille; sa mise et ses manières annonçaient un homme distingué. Mais il y avait dans toute sa personne quelque chose d'étrange, et pour ainsi dire d'inférieur.

Un moment de silence suivit ses dernières paroles.

—Qui donc êtes-vous, lui dit enfin Raymond, vous qui savez le nom de mon père et qui me proposez de me rendre sa fortune?

—Oh! dit l'inconnu, mon nom ne vous apprendra pas grand-chose, monsieur; je me nomme le major Samuel, j'ai été longtemps un service de la France; depuis dix années j'habite la France.

—Mais enfin, monsieur, dit Raymond, comment savez-vous...

—Oh! dit l'inconnu, mon nom ne vous apprendra pas grand-chose, monsieur; je me nomme le major Samuel, j'ai été longtemps un service de la France; depuis dix années j'habite la France.

—Laissez-moi vous dire d'abord ce que je sais, vous proposez ensuite un petit marché, et puis, quand vous l'aurez accepté...

—J'écoute, dit Raymond.

Notre héros était ruiné; de plus, son seul ami et sa maîtresse venaient de l'abandonner... C'était assez pour qu'il prît à l'oreille. à cet inconnu qui lui proposait une fortune, c'est à dire le moyen de reconquérir sa maîtresse et de retrouver son ami.

Le major se versa un verre de vieux cognac, et avança de la boire, il le fit briller entre son oeil et la flamme d'une bougie.

—Monsieur, dit-il alors, votre père é est mort et pair.

Raymond tressaillit.

—Vous étes son fils presque légitime.

—Pourquoi presque?

—Parce que le dieu votre père allait épouser votre mère lorsqu'une catastrophe les sépara.

—Expliquez-vous, monsieur...

—Oh! pas avant que vous n'ayez appris ce que j'attends de vous.

—Continuez.

New Advertisements.

THE FIREMEN'S INSURANCE COMPANY OF NEW ORLEANS.

Office, No. 33 Camp Street Talano Building, in front of State National Bank.

Directors: Jacob Alexander, E. H. Broughton, C. Taylor Gaudin, A. H. Isaacson, E. S. Levy, Wash Marks, Harry Russell, John Fitzpatrick, L. A. Wills, Leon Bertoli, J. B. Cain, Chas. Howard, A. N. Kip, I. N. Marks, T. Frohmann, C. Spurr, Geo. Waters, Otto Thomas, Oct. 15.

SUN MUTUAL INSURANCE CO. Cash Capital, \$500,000. FIRE RIVER AND MARINE RISKS. NEW ORLEANS.

GREAT JACKSON ROUTE. CHICAGO, ST. LOUIS AND NEW ORLEANS RAILROAD.

DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calhoun Street Depot as follows:

Express No. 1. 7:40 a. m. Mail No. 3. 9: p. m. Mixed No. 13. 12: m.

Express No. 2. 7:15 a. m. Mail No. 4. 9:15 a. m. Mixed No. 14. 9: p. m. No. 1, 2, 3 and 4 run daily; Nos. 13 and 14 daily, except Sunday.

HENDERSON & BYRNES. Wholesale and Retail Dealers in every variety of WHISKIES, GIN, WINES &c., which are offered at the cheapest cash rates possible.

M. M. McLEOD, ATTORNEY AT LAW. J. W. COLEMAN, Act. Gen. Pass. Agt.

D. J. T. NEWMAN, PHYSICIAN AND SURGEON. No. 512 St. Andrew St.

C. E. GIRARDEY, Auctioneer and Appraiser, NEW ORLEANS, Feb. 2, 1881.

F. A. GONZALES & BRO. IMPORTERS OF HAVANA CIGARS. NEW ORLEANS LOUISIANA.

FURNISHED ROOMS TO RENT. By the Month, Week or Day. 227... CURETUMHOUSE STREET... 227. Corner of Tremé street. NEW ORLEANS.

NEW ORLEANS INSURANCE CO.

Office, Camp and Canal streets. Paid Capital \$500,000.00 Assets at their market value 618,866 46

E. P. DELPIT, PROPRIETOR. A la Renommée des Batons d'Amandes.

CAKES MADE TO ORDER FOR BALLS AND NOIRÉE. Always has on hand the finest kind of assorted Cakes Nougats for Wedding a specialty.

L. W. KATHMAN, WHOLESALE AND RETAIL DEALER IN WOOD, COAL AND SAND. NEW ORLEANS.

W. R. STRINGFELLOW, ATTORNEY AND COUNSELLOR AT LAW, 26 St. Charles Street, New Orleans.

A FIRST CLASS SELECT SCHOOL FOR GIRLS! The Rev. Dr. Thompson of St. Philip's Church will open a select school for girls, in the Chapel on Calhoun Street, near Trinity, on the first Wednesday in November.

T. B. STAMPS, COTTON SUGAR FACTORY. GANERL COMMISSION MERCHANT 79 CARONDELET STREET, New Orleans.

RICE, SUGAR, MOLASSES, COUNTRY PRODUCE GENERALLY. Account sales promptly rendered and satisfaction guaranteed.

BROUSSEAU & NON. 17 CHARITÉS STREET. Importers of and dealers in CARPETS, FLOOR OIL, CLOTH, WHITE AND COCA MATTING, TABLE AND PARAVANTS, WINDOW SHADERS, CURTAIN CLOTHS, RUGS, MATS, CARRIAGE TABLES & EMERALD OIL CLOTHS.

EDWARD LILIENTHAL, DEALER IN WATCHES AND FINE JEWELRY. SILVERWARE. No. 56 CANAL STREET. NEW ORLEANS.

PIERRE MOLLY & SON, Carpenters and Builders. 142... Urquhart Street... 142. NEW ORLEANS, LA. THIRD DISTRICT. Entrepreneurs Charpentiers.